

Anna Gavalda et « l'homme nu »

NOUVELLES

Dans son nouveau recueil de nouvelles, l'auteur de « La Consolante » est la messagère de personnages désarmés qui remontent la pente en quelques heures.

Pétri de tendresse, d'ironie, et surtout de bienveillance, Fendre l'armure est un livre sur le réconfort, une ode à ceux qui avouent leur faiblesse, affrontent leur vulnérabilité.

Ils sont à un moment de leur vie où, soudain, tout est devenu trop compliqué, trop lourd. Certains sont au fond du trou, d'autres passent un cap difficile, soumis à une sorte de fatalisme avec lequel ils ont pris l'habitude de composer. Mais tous partagent, chacun dans son coin aux prises avec son propre destin, une forme de désarroi existentiel. Ils sont désarmés, avec la conscience qu'ils n'ont d'autre choix que de s'en sortir. De remonter la pente. De repartir au combat.

En sept nouvelles, toutes écrites à la première personne du singulier, Anna Gavalda dépeint « l'homme nu » que cherchait Simenon, dépouillé, sans fard, réduit à son intime vérité. Elle avait envisagé d'appeler ce recueil Veillées d'armes avant que son éditeur ne lui suggère ce beau titre, plus évocateur, au plus près de ses personnages désarmés, contraints de dépasser leur abattement, de surmonter ce passage à vide, de vaincre la mélancolie qui les plombe. Fendre l'armure pour respirer, reprendre pied, avancer, se sentir plus fort.

Anna Gavalda entre de plain-pied dans la psychologie de ses personnages, tous si différents et si proches, de générations et de conditions variées. Pour chacune de ses nouvelles, elle installe d'emblée un ton, un univers, une atmosphère, une langue. Elle navigue, d'une histoire à l'autre, avec aisance et une grande maîtrise dans la concision. Qu'il s'agisse de la jeune vendeuse d'une animalerie, en quête d'amour, qui se dilue dans des aventures sans lendemain.

Elle succombe à la séduction d'un homme cultivé, aux références si éloignées d'elle qu'elle devient la spectatrice, sans perdre sa lucidité, de ce délicieux mirage. Ou de cette femme alcoolique, avec deux enfants, au bout du rouleau qui en croise une autre, en mal de maternité, prisonnière volontaire de sa passion pour un homme marié. Leur conversation pendant une longue nuit est un trésor de sincérité, de confiance et de confiance, avec des mots d'une intense vérité. Ou le soliloque poignant de ce camionneur qui sillonne les routes avec son chien trop vieux à ses côtés. Il porte le chagrin inconsolable d'avoir perdu un fils et d'avoir, à cause de ce drame, négligé sa femme, elle-même détruite.

En quelques phrases justes, Anna Gavalda campe aussi l'ambiance déprimante d'un McDo, et la chute de cette petite histoire d'un face-à-face amoureux est une pure merveille, inattendue. Chacune de ses nouvelles est un joyau. Elle profite de la liberté qu'octroie ce genre exigeant. Pétri de tendresse, d'ironie, et surtout de bienveillance, Fendre l'armure est un livre sur le réconfort, une ode à ceux qui avouent leur faiblesse, affrontent leur vulnérabilité. Anna Gavalda apporte, une nouvelle fois, la preuve que, oui, on peut faire de la bonne littérature avec de bons sentiments.

L'ultime chapitre de ce recueil raconte l'histoire d'un homme qui revient d'un mariage où la femme qu'il aimait en a épousé un autre. Dans le train qui le ramène de la côte basque à Paris, il cuve une sévère gueule de bois. À travers sa brume éthylique, il entrevoit deux jeunes femmes sur la banquette opposée. L'une est jolie mais, rédhibitoire, lit un mauvais livre ; l'autre, moins séduisante, dévore un chef-d'œuvre. Ses pensées tangent de l'une à l'autre, sans parvenir à trancher entre ses deux inclinations contradictoires.

À l'arrivée, quand il se réveille de son lourd et pâteux sommeil, dans le compartiment vide, il découvre un mot laissé par l'une des deux (laquelle ?) : « Nous vivons une vie, nous en rêvons une autre, mais celle que nous rêvons est la vraie. »

Comment ne pas voir, sous ce délicieux aphorisme d'Anna Gavalda, la définition même de l'écrivain ? Il désigne aussi la condition éphémère du lecteur, le temps de ce drôle de voyage où il s'abstrait de lui-même pour se trouver.

Par Jean-Claude Raspiengeas